



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Il y a dans ce mois, dans la toilette des femmes, des alternatives et des bigarrures qui arrêtent au moment de résumer la mode. Cela a tenu à une température capricieuse; aux jours de soleil, on était tout heureuse de prendre enfin les tissus légers, les mantelets aux couleurs chatoyantes; et puis le froid arrivait tout à coup et l'on échangeait le barège et le mantelet de dentelle contre les robes de soie et les châles épais. Nous devons dire pourtant qu'il y avait dans les toilettes diverses, un parfum d'été dans les façons et les couleurs. Sur une robe en taffetas glacé, à reflets changeants et garniture gaufrée, un ample cachemire à fond orange de Gagelin¹ et une

capote de poulx de soie blanc, dont chaque coulisse surmontait une petite dentelle d'Angleterre; la dernière, cousue au bord de la passe, formait demi-voilette. Nous citerons encore les taffetas à quadrilles imperceptibles gris tendre, avec une mouche verte, ornée de hautes franges, avec le petit manteau de taffetas ouaté, manteau de printemps qui est l'une des plus charmantes et des plus utiles créations d'Alexandrine¹.

Nous ne résistons pas, à propos d'elle, à parler de ses pardessus, dont la coupe est si gracieuse; ils sont garnis de dentelles relevées par des ruches et des passementeries d'un genre tout nouveau; d'autres sont brodés avec une grande recherche. Ici c'est une très-haute dentelle noire, dont la disposition heureuse entoure la taille, passe

¹ Rue Richelieu, 93.

¹ Rue d'Antin, 14.

sur les bras et retombe avec grâce en pointe sur le devant de la jupe; et à côté, des dentelles très-étroites au contraire, mais en si grand nombre et superposées en guirlandes, qu'elles produisent un effet très-élégant. D'autres pardessus ont les volants en étoffe pareille, festonnés, brodés, gaufrés, unis, ou à dents. Alexandrine, on le sait, a fait une sorte d'étude de toutes les exigences de la grâce et de la *fashion*, et elle a porté dans ses modes une harmonie de coupe, de couleurs, d'ornements, qui leur donne toujours une grande distinction.

Quant à ses chapeaux, elle s'est, en quelque sorte, surpassée pour la saison d'été; il est impossible de rien voir de plus frais, de plus coquet et de plus séduisant. Tandis que les fleurs sont laissées de côté par des modistes de second ordre, qui, en exagérant la mode des découpures, en surchargeant les pailles, Alexandrine, tout en prenant ce qu'il y a de joli dans cette innovation de l'année, y ajoute un mélange de fleurs dont l'aspect est délicieux. Mais quelles fleurs aussi! si fraîches, si fines, si naturelles! posées avec tant de goût, et sur des pailles bien choisies, d'un travail particulier, qui font dire que ce ne sont pas les pailles de tout le monde. Aux pailles de riz à fond de taffetas pour le matin, elle n'ajoute qu'un ornement très-simple. Ses pailles d'Italie, d'une finesse idéale, ont tantôt une plume blanche, ou paille de la nuance du chapeau, tantôt une seule branche d'avoine légère qui retombe de côté en forme de panache. D'autres ont la calotte toute en dentelle blanche ou noire, nouveauté qui donne aux pailles le privilège de la grande toilette. On sait le talent d'Alexandrine pour le chapeau de fantaisie, en crêpe, en tulle, en gaze, en dentelle; mais nous insistons sur la paille par la raison qu'elle est en tout et partout adoptée par les femmes les plus brillantes comme par les plus modestes, et que la différence à constater est moins encore dans ces tissus plus ou moins finement tressés que dans la forme qu'on y donne et les ornements dont le bon goût les embellit.

— Les corsets de M^{me} Clémanson¹ sont toujours, et à juste titre, la prédilection des

mères de famille. La taille des jeunes personnes est un point si sérieux, si important, qu'on ne saurait s'en occuper avec trop de sollicitude; il faut qu'un corset la maintienne sans la gêner, qu'il donne de la grâce, tout en ménageant les organes délicats auxquels la moindre pression serait dangereuse, qu'il prévienne la tendance à la déviation si redoutable de l'épine dorsale, qu'il remplisse, enfin, la double condition de santé et de coquetterie, en ménageant habilement l'une et l'autre.

Voilà ce que M^{me} Clémanson a étudié attentivement et avec succès; voilà pourquoi toutes les jeunes filles, dont nous admirons la sveltesse de taille, jointe à l'éclatante fraîcheur de la santé, ont été mises de bonne heure entre les mains de M^{me} Clémanson pour le soin de leur taille.

On comprend qu'ayant si bien analysé les services que peut rendre un corset bien fait, elle ait réussi également à prévoir tout ce qui, en ce genre, est favorable aux femmes; comment les corsets à l'indolente, qu'on trouve à son lever, pour servir la paresse, ont tant de vogue et habillent si bien; pourquoi ses corps *Pompadour* sont si bien appropriés aux robes plates et montantes qui dessinent le corsage; pourquoi le corps *amazone* fait si bien valoir l'habit de cheval.

Sans doute, et sous tous les rapports, la réputation de M^{me} Clémanson est solidement établie, mais en insistant sur les motifs qui la soutiennent, nous sommes l'interprète de la reconnaissance des mères.

— Les chambres d'amis à la campagne seront, en général, tendues en Perse; les rideaux sont entourés de ruches plates à la Louis XV, avec une petite passementerie de chaque côté. A l'endroit des fronces, le couvre-pieds, garni d'un haut volant à plis plats, est surmonté d'une ruche comme celle des rideaux; les cheminées et les toilettes sont décorées de la même manière. Nous avons vu ce nouveau genre appliqué aux lits de fer de Dupont¹, lits charmants, commodes, qui sont, chaque jour, expédiés du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest. Ses ouvrages en fer sont très-recherchés à la campagne, où il faut des meubles simples,

¹ Rue du Port-Mahon, 8.

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5.

solides et jolis néanmoins. Non-seulement ils sont adoptés pour les couchers de maître, mais la modicité de prix de ceux plus unis les rendent très-précieux pour les couchers d'enfants et de domestiques. Ses magasins sont, à cette époque, un véritable bazar où il n'y a que l'embarras du choix.

Ensemble de toilette. — Robe en grenadine lilas, brochée de vert. Corsage ouvert de trois doigts seulement, jusqu'à la ceinture, sur un fichu à jabot de dentelle posé à plat à deux têtes. Manches amadis sur bouillonnés de tulle, maintenues par deux rangs de dentelles plissées par dessus en taffetas écri à entredeux de dentelles noires, séparées par de hautes franges. Capote de crêpe vert émeraude à coulisses marquées par des cordons en violette de Parme.

— Robe de barège acajou uni, avec volants bordés de raies satinées dans l'étoffe gros bleu. Corsage froncé et décolleté, canezout de mousseline à pagodes courtes, châle de dentelle de Violard¹, chapeau en paille de riz, avec ornement couleur paille et un bouquet de mûrier sauvage.

— Robe en foulard écri, forme redingote fermée, brodée en tablier en soie au point de plume; col en mousseline à deux rangs, broderie anglaise; manchettes pareilles; cachemire long; capote en taffetas blanc avec ruches, taffetas et tulle.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette d'intérieur. — Redingote à triple garniture formant tunique. Bonnet orné de fleurs.

Toilette de petite soirée. — Robe de mousseline à triples volants. Ceinture de taffetas. Nœuds de page sur les épaules. Coiffure en rubans.

LES CHEVEUX DE M^{me} RÉCAMIER.

Le dernier feuillet de M. Eugène Guinot est consacré tout entier à d'inté-

¹ Rue Choisenl, 2 bis.

ressants souvenirs sur M^{me} Récamier. Le spirituel écrivain rappelle tous les triomphes de cette femme célèbre par son esprit et sa beauté, « cette femme, comme a dit M^{me} de Staël, dont le caractère est exprimé par sa beauté même. »

M. le comte de Forbin, l'ancien directeur du Musée, qui était un homme très-caustique et un grand conteur d'anecdotes, aimait à raconter sa première visite chez M^{me} Récamier.

J'arrivais à Paris, disait-il, ayant ma fortune à faire, désireux de parvenir, mais curieux surtout de connaître le monde et ses plaisirs.

Un de mes compatriotes, gentilhomme provençal, qui avait heureusement traversé les mauvais jours de la révolution, me proposa de me présenter chez M^{me} Récamier; ce fut une fête pour moi.

M^{me} Récamier brillait alors de tout l'éclat de sa splendeur; elle était la reine de la mode; son salon était le premier de Paris, le plus élégant, le plus recherché.

Quand j'y entrai, je fus ébloui non-seulement par le luxe qui s'y déployait, mais encore, et surtout, par une incomparable réunion de femmes charmantes que la maîtresse de la maison éclipsait toutes.

Elle était là dans l'exercice de sa souveraineté, recevant les hommages de ses sujets avec une majesté gracieuse. On lui demanda de danser la gavotte; elle refusa, prétextant qu'elle était souffrante; les courtisans insistèrent et se mirent à genoux devant l'idole pour la supplier.

Ces sortes de prosternations étaient dans les mœurs du temps: à tout propos, les merveilleux pliaient le genou et se précipitaient aux pieds des dames.

M^{me} Récamier, habituée à être invoquée de la sorte, céda au bout d'une demi-heure de prières: elle se leva, le sourire aux lèvres, s'avança d'un pas nonchalant au milieu d'un large cercle de spectateurs; les têtes s'échelonnaient, le dernier rang des curieux grimpait sur les fauteuils et sur les banquettes; chacun était attentif, et on faisait silence comme s'il se fût agi d'écouter une romance chantée par Garat.

La danseuse débuta par une révérence d'une grâce inimitable, puis elle prit un tambour de basque, et entama cette fa-

meuse gavotte dont la vogue alors était si grande.

Les plus célèbres artistes de l'Opéra auraient envié la légèreté de M^{me} Récamier, le charme de ses attitudes, l'harmonie de ses mouvements; ses petits pieds effleuraient à peine le parquet; ses jolis doigts voltigeaient sur le tambour de basque aux grelots argentins.

Les spectateurs étaient ravis; mais voici le bouquet: le pas était à peu près terminé lorsque tout à coup les cheveux de la danseuse, retenus par un simple ruban, se détachèrent, et M^{me} Récamier disparut inondée sous les flots de son admirable chevelure.

Elle sembla très-émue de cet accident, et quitta le salon escortée de deux ou trois de ses confidentes intimes.

Quelques moments après, une porte s'ouvrit, et la société fut admise à franchir le seuil d'une chambre à coucher pleine de fleurs et doucement éclairée par des lampes d'albâtre et des girandoles chargées de bougies roses.

M^{me} Récamier était étendue sur son lit, dans le négligé le plus charmant; ses traits respiraient une suave langueur; ses beaux cheveux qu'elle n'avait pas relevés, ondoyaient sur les oreillers.

Et comme je témoignais une naïve inquiétude sur la santé de notre belle hôtesse, — ajoutait M. de Forbin, — quelques anciens habitués de la maison me rassurèrent, en me disant que cette scène était connue et se renouvelait assez fréquemment et sans aucune fâcheuse conséquence. M^{me} Récamier ne dansait jamais la gavotte chez elle sans que le pas fût terminé par le dénouement des cheveux détachés et du repos sur le lit de parade.

Heureuse la femme célèbre à qui on ne peut reprocher que de pareils jeux! Comment ne pardonnerait-on pas quelques coquetteries innocentes à une femme entourée d'hommages si enivrants, et qui pouvait se montrer si vaine et si orgueilleuse d'être reine par la beauté dans un temps où le monde parisien voyait briller des femmes telles que M^{me} Tallien, les princesses Pauline et Caroline Bonaparte, Hortense de Beauharnais; M^{mes} Visconti, Lannes de Montebello, Marmont, Talleyrand,

Duchâtel, de Barral, Boursault, Regnault de Saint-Jean-d'Angély et tant d'autres astres qui vinrent successivement graviter autour de la majesté suprême de M^{me} Récamier?

MADAME DORVAL.

Le théâtre vient de faire une grande perte, M^{me} Dorval est morte. Elle a été enlevée dimanche à sa famille désolée et à l'art qu'elle a honoré.

M^{me} Dorval avait entrepris, il y a deux mois, une excursion artistique en province; elle a été atteinte à Caen de la maladie à laquelle elle vient de succomber.

Il y avait quelques jours à peine qu'elle était revenue à Paris, toujours souffrante, mais remplie de courage, et ses amis avaient espoir dans sa convalescence. Cet espoir a été déçu.

M^{me} Dorval s'est éteinte entourée de tous ceux qui l'aimaient, et elle est morte en chrétienne. Elle a fait appeler un ecclésiastique de Saint-Thomas-d'Aquin qui lui a apporté les secours de la religion.

M^{me} Dorval était de ces artistes d'élite pour qui la nature a été prodigue, et dont le talent est presque tout dans l'inspiration. Douée d'une haute et souple intelligence, elle ne suivait que ses sentiments propres, et ne jouait, comme on l'a dit, qu'avec son âme.

Elle comprenait les colères d'Hermione et le sombre désespoir de Phèdre, la coquetterie de Célémène et la grâce de Silvia; mais son génie la jetait au delà de l'art classique. Il ne fallait aucun frein à son inspiration désordonnée, mais étincelante et souvent sublime.

Comme interprète du drame contemporain, M^{me} Dorval n'a pas eu de rivales. Qui ne se souvient de ses magnifiques créations? *Trente Ans ou la vie d'un joueur*, *Faust*, *Anthony*, *Marion Delorme*, où elle était si passionnée, si pathétique, si entraînante? Qui donc pourrait avoir oublié Kitty Bel et Catarina?

M^{me} Dorval, si vraie dans les types poétiques, n'était pas moins admirable dans les caractères populaires, parce qu'elle y portait tout son cœur. Combien elle avait



25 Mai 1849.

Barreau

2436.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Bonnets des M.^{mes} de M.^{me} Duviv. r. Richelieu, 73. Parapluies de taffetas. Robe de barège par la
M.^{me} Payan, r. n. des p.^{ts} Champs, 36. Vase Lahoche-Poin. Eventail Duvellerey. Parfums Guerlain.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



d'âme, de sanglots et de larmes dans *Marie Jeanne*, sa dernière création !

M^{me} Dorval était née à Lorient, en 1798. Dès l'âge de quinze ans, elle avait débuté à Lille dans l'opéra comique et la comédie, mais l'emploi de Dugazon n'allait pas à cette vigoureuse nature d'artiste.

C'est à la Porte-Saint-Martin, c'est dans le drame que son génie se révéla, et plus d'un écrivain s'inspira de son talent si passionné et si brûlant.

LES OPÉRAS DE MEYERBEER.

Le monde élégant, la fashion, tout ce qu'on est convenu d'appeler le dilettantisme parisien, la partie frivole du public qui forme la majorité, ne connaissent de M. Meyerbeer que *Robert-le-Diable* et les *Huguenots*, chefs-d'œuvre que l'Europe entière ne se lasse pas d'admirer et d'applaudir de puis près de vingt ans, comme elle va admirer et applaudir le *Prophète*.

Meyerbeer est le plus populaire des compositeurs ; son nom semble résumer tous les genres, toutes les écoles. On le considère en musique comme le poète et le dramatisse par excellence ; mais on ignore généralement en France les premiers ouvrages de l'illustre maître.

La vie de Meyerbeer est une véritable vie d'artiste, vie de labeur, de travaux incessants, de recherches constantes. Toute l'histoire de cette vie si remplie de gloire est dans ses travaux.

Né à Berlin, le 5 septembre 1794, Meyerbeer reçut une brillante éducation ; à quatre ans, il touchait du piano ; à sept, après avoir pris des leçons de Lanska, élève de Clementi, il faisait sa partie dans un concert, et à neuf il était sans rival.

C'est alors qu'il fut présenté au célèbre abbé de Vogler, de qui il reçut plus tard des leçons.

Mais auparavant il fut dirigé dans ses études par Clementi lui-même et par Bernard-Anselme Weber.

Chez l'abbé Vogler, Meyerbeer se trouva avec Carl Maria de Weber, l'auteur du *Freyschutz* !

Pendant son séjour chez ce célèbre abbé, Meyerbeer écrivit un oratorio, intitulé :

Dieu et la Nature, qui lui valut le titre de compositeur de la cour grand-ducale de Darmstadt.

Le succès immense qu'obtint cette production déterminait la carrière du célèbre artiste, qui se prépara à parcourir l'Allemagne.

Meyerbeer avait alors vingt ans !

C'est de cette époque que date l'ère de ses succès.

A Munich, il fit représenter le *Vœu de Jephthé*, œuvre classique dans toute l'acception du mot, dont les formes sévères et religieuses sont merveilleusement en harmonie avec le sujet qui l'a inspirée.

Un an plus tard, à Stuttgart, il fit représenter les *Deux Califes*, opéra d'un style aussi élevé que gracieux.

Enlacé dans ses études classiques, Meyerbeer voulait cependant secouer le joug. C'est alors qu'il se rendit en Italie.

Là, un nouvel horizon s'ouvrit à ses regards. Rossini venait de faire représenter *Tancredi*, cette œuvre si riche de mélodies. Meyerbeer se lança sur ses traces, et fit représenter à Padoue *Romilda e Constanza*, œuvre toute italienne par la forme, et qui renferme autant de mélodies, de gracieuses cantilènes que l'on peut en désirer, relevées toutefois par une instrumentation savante qui ajoute au prix de ces fleurs de l'imagination.

Nous le trouvons ensuite à Turin, où il fait représenter *Semiramide Riconsciuta*, œuvre d'une exquise délicatesse.

Peu de temps après, Venise app'audit *Emma di Risburgo*, dont le succès éclatant contrebalança celui d'un ouvrage de Rossini.

C'est ainsi que, grâce à la prodigieuse souplesse de son génie, Meyerbeer excellait à s'assimiler toutes les écoles et les styles les plus divers. Toute l'Italie se disputait ses œuvres.

Meyerbeer retourna dans sa patrie ; il fit une évolution nouvelle, et son génie apparut sous un aspect imprévu. Il écrivit la partition de *Marguerite d'Anjou*, qui eut un succès immense, et qui excita à Paris, au théâtre de l'Odéon, un grand enthousiasme, à l'époque où l'on donna sur cette scène *Robin des Bois*.

Ensuite il écrivit l'*Esule di Grenata*, dont

les principaux rôles furent interprétés par Lablache et M^{me} Pisaroni; *Almazor*, pour le théâtre de Rome, et enfin *il Crociato in Egitto*, qui fut le grand succès musical de 1825, et qui fut représenté à Paris en 1826 avec un éclat dont le souvenir n'est point encore effacé. Donzelli, Levasseur et M^{me} Pasta chantaient les principaux rôles de ce merveilleux ouvrage.

De 1826 à 1831, Meyerbeer garda le silence. Il fut cruellement éprouvé dans ses affections.

En 1831, il reparait subitement à Paris, et livre à l'Opéra la partition de *Robert-le-Diable*, qui fit la fortune de ce théâtre.

Les Huguenots datent de 1836.

Nous n'avons rien à dire sur ces deux ouvrages, qui ont valu à M. Meyerbeer le nom le plus célèbre de l'art musical dramatique.

Le Prophète est le troisième ouvrage composé expressément par Meyerbeer pour la France.

Meyerbeer a encore écrit deux autres partitions, *le Camp de Silésie*, représentée il y a quelques années à Berlin, et *l'Africaine*, inédite, toutes deux destinées sans doute à notre première scène lyrique.

CHANT DU MOINEAU.

Le goût des tulipes ne nuit pas à l'amour des petits oiseaux, c'est là ce qui ressort du concours passé la semaine dernière à Courtray.

Courtray est en Belgique; les tulipes sont particulièrement affectées à la Hollande, mais la Hollande et la Belgique ne faisaient qu'un autrefois. On change la forme gouvernementale d'un pays, mais on n'en change pas les mœurs. Ce sera si l'on veut une reflexion philosophique à l'usage des réformateurs modernes; ils nous feront socialistes, communistes, Icariens, phalanstériens, mais ils ne referont pas les hommes, et les hommes avec leurs mêmes passions seront toujours les mêmes. Un système en vaut un autre.

Quant aux petits oiseaux, à Courtray, lorsque vient la saison de l'amour pour les moineaux, les amateurs se présentent, portant ces petits volatiles effrontés dans des

cages. Et là, qu'on leur ait coupé le filet ou non, et que ce soit des regrets ou des désirs qu'expriment leurs roulades, il n'en est pas moins vrai que les petites bêtes font assaut de vocalise.

L'autre semaine donc, il y eut un moineau qui chanta, du lever de l'aurore au coucher du soleil, 237 airs, et néanmoins il n'obtint pas le prix. Un pinson mieux appris en dégoisa 253.

Si l'on veut se figurer les soins persévérants des professeurs de ces intéressants friquets, quelle opinion, au point de vue politique, ne se formera-t-on pas du peuple qui peut passer douze heures d'horloge, par jour, la serinette à la main, durant six mois au moins, à siffler à des oiseaux: *Trempe ton pain, Marie, trempe; — Ah! vous dirai-je*, et 253 airs de même force?

Peuple heureux! mais, hélas! malheureux friquets! Il vaut mieux être homme que friquet dans ce pays d'harmonie gazouillante.

Et dire que la France n'a rien à envier à ses voisins! Turcoing est une ville bénie; Turcoing sera dimanche prochain une ville heureuse et triomphante; Turcoing va faire entrer en lice un moineau franc qui l'emportera sur les pinsons belges; il chante 502 airs.

C'est surprenant! mais rien ne m'étonne de votre part, heureux habitants de Turcoing; c'est vous qu'on renomme à Lille pour vos mœurs douces et votre aimable naïveté.

Un exemple entre mille, et cela suffira à vos compatriotes pour vous juger.

Quand le chemin de fer du Nord s'ouvrit, un naturel de Turcoing se présente à la station avec un chien. Le chien ne monte pas dans les wagons, on le met dans une boîte, et pour cela, il en coûte cinq sous. — Cinq sous, c'est de l'argent. Pas si bête que de se livrer à de telles prodigalités. Un habitant de Turcoing ne marche pas sans corde dans sa poche. Passer la ficelle dans le collier du chien et renouer le tout au train, c'est vite fait. Le convoi se met en marche. Le lecteur peut penser ce qu'il advint du caniche, et si l'on en rapporta les morceaux épars sur la route à l'honnête et économe habitant de Turcoing,

C'est à Lille qu'on raconte ceci, mais à Lille on a bien trouvé que pour un si gros

homme, M. Thouret Antony, auteur du *Roi des Frenelles*, jouait pas mal de la contrebasse. Je leur conseille de se moquer d'une ville si musicienne et où les moineaux chantent 502 airs sans se reposer.

THÉÂTRES.

On nous assure que M^{lle} Jenny Lind est depuis quelques jours à Paris. Cette nouvelle, qu'il ne nous est pas possible de vérifier, nous paraît avoir besoin de confirmation. Que vient faire Jenny Lind à Paris? A-t-elle l'intention de se faire entendre, ne fût-ce qu'une fois, sur la scène de l'Opéra? Jenny Lind est aujourd'hui la cantatrice qui a le plus de renommée en Europe; nous croyons sans peine que c'est une artiste sublime, mais nous ferons observer qu'il manque une chose à son talent : c'est l'approbation du public parisien. Tant que M^{lle} Jenny Lind n'aura pas chanté à Paris, elle ne pourra justement prétendre au premier rang, à cette royauté que l'Allemagne et l'Angleterre lui assignent dans le domaine de l'art.

Tandis que Jenny Lind vient de Londres à Paris, la séduisante Fanny Cerrito n'est pas facilement arrivée à Stockholm, où elle est impatiemment attendue. Elle a traversé, le 14 de ce mois, la ville de Hadersleben, dans le duché de Schleswig, afin de se rendre, par Copenhague à Stockholm. La sylphide a dû être conduite par un parlementaire aux avant-postes de l'armée danoise; c'est une faveur que le lieutenant-général Bonin lui a accordée pour faciliter son voyage, maintenant que tous les ports des duchés et du nord de l'Allemagne sont bloqués par les Danois.

Les débuts vont commencer à la Comédie-Française. M^{lle} Sarah Félix, sœur de M^{lle} Rachel, paraît ce soir dans le rôle d'Elmire de *Tartufe*. M^{lle} Sarah a fait à l'Odéon ses premières armes dans l'emploi des grandes coquettes; elle y a été applaudie dans Célémène du *Misanthrope* et dans ce rôle d'Elmire qu'elle va aborder sur notre première scène littéraire.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Toréador*.

Cette pièce nouvelle, de M. Ad. Adam,

a été donnée pour la solennité de la représentation au bénéfice de Moker. On ne pouvait choisir une plus brillante et plus nombreuse assemblée.

L'auteur du *Libretto*, M. Sauvage, ne semble s'être préoccupé que d'une chose, c'est de tout sacrifier au compositeur, et dans une œuvre de ce genre, il a eu parfaitement raison.

Sans doute il a trouvé de jolis détails sur cette intrigue légère, où il a mis en présence une femme, un mari et un amant. Il est assez plaisant de voir le seigneur Tracolin, le mari de la séduisante Coraline, actrice du théâtre de la foire, jaloux de sa femme, mais philosophe à cause de sa dot, et se résignant à se donner en otage pour maintenir la paix entre les deux amants. Cela est fort piquant, sinon très-moral, mais ce n'est là qu'une bagatelle.

La chose sérieuse, c'est la partition. M. Adolphe Adam a écrit sur ce thème une musique bouffe pétillante d'esprit, pleine de finesse, où il a prodigué la verve, la grâce et la coquetterie. Il a tiré un merveilleux parti de cet air si connu, dont l'auteur est ignoré : *Ah! vous dirai-je maman?*

Là ne se borne pas le mérite de l'ingénieux compositeur. Un grand nombre de morceaux ont été remarqués et applaudis. L'ouverture est vive et renferme un ravissant motif détaillé par le hautbois; un beau trio, un air délicieusement chanté par Moker, le premier air de M^{me} Ugalde, l'air de Battaille, tout cela a été enlevé.

Moker est extrêmement amusant dans le rôle de Tracolin. Battaille est excellent dans celui de don Belflore; mais les honneurs de ce petit opéra bouffe sont pour M^{me} Ugalde, qui a été réellement merveilleuse. Ses variations sur l'air : *Ah! vous dirai-je maman?* ont électrisé tout l'auditoire. Il n'est pas possible de vocaliser avec plus d'audace, de sûreté, de correction et d'éclat.

A la seconde représentation, comme à la première, M^{me} Ugalde a été applaudie, redemandée et inondée de bouquets.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — *Les Puritains d'Écosse*.

Walter Scott est l'un des romanciers modernes dont les ouvrages eussent surtout

pu fournir une mine inépuisable au drame contemporain. L'ordonnance et la savante architecture de ses romans, le dessin des caractères, l'intelligence des situations, et ces détails pleins d'originalité que prodigue cette imagination brillante et féconde, tout devait tenter les dramaturges de notre époque. Il n'y a pas un seul roman de Walter Scott qui ne puisse être transformé en drame avec succès.

Pourquoi donc Walter Scott a-t-il été si longtemps négligé et oublié, tandis que nos faiseurs ont exploité à satiété les œuvres des romanciers français? C'est que sans doute le plan des romans de Walter Scott est si vaste, ses conceptions sont si grandioses, tout ce qu'il imagine est si complet, que l'on s'arrête naturellement devant un labeur aussi ardu.

M. Paul Féval est le premier qui ait eu le courage de mettre complètement à la scène un ouvrage de Walter Scott, car il ne faut pas compter la *Prison d'Edimbourg*, cet opéra comique qui n'offrait qu'un épisode d'un roman de l'illustre écrivain écossais, ni *Louis XI*, où Casimir Delavigne n'a fait qu'imiter de fort loin *Quentin Durward*.

C'est à la manière large de M. A. Dumas que M. Paul Féval a taillé, pour le Théâtre-Historique, son nouveau drame dans les *Puritains d'Ecosse*; il a reproduit avec beaucoup d'art les grandes situations, les scènes importantes et les principaux détails du roman.

COURSES DE CHEVAUX.

Malgré un temps incertain, une foule assez considérable s'était portée au Champ-de-Mars.

Les courses ont commencé à deux heures. Six prix ont été courus, savoir :

Prix de l'administration des haras, 2,000 fr.

Neuf chevaux étaient engagés et ont tous couru.

Après plusieurs faux départs, les pelotons s'élancèrent à fond de train. *Aphra*, à M. d'Hédouville, a pris immédiatement la corde, qu'elle a gardée pendant les trois quarts du tour; mais au tournant de l'Ecole-Militaire, *Janizary* a passé devant et est arrivé le premier au but.

Prix du Cadran, 3,000 fr.

Cette course de fond a été gagnée très-aisément par *Nanetta*, à M. Th. Carter, contre *Rigolette*, à M. Jules Rivière; et *Midwife*, à M. Fasquel.

Prix de l'Esplanade, 1,000 fr.

Prédestinée, à M. de Beauvau, a été vainqueur d'une demi-longueur, contre *Nul-s'y-Frotte*, à M. Fasquel, qui lui a vivement disputé la victoire.

Prix de la ville de Paris, 6,000 fr.

Cette course a été magnifique et brillamment disputée entre *Mythème*, à M. de Pierres; *Expérience*, à M. Th. Carter, et *Couche-tout-nu*, à M. J. Rivière. *Expérience* tenait la tête, mais, près du but, *Mythème* a passé et a gagné d'une encolure.

Bourse de 1,000 fr.

La course a été très-intéressante, et jusqu'au dernier moment, la victoire incertaine. *Euphrosine*, à M. de Beauvau; *Gentil-Bernard*, à M. de Pierres, et *Capri*, à M. A. Lupin, étaient constamment ensemble. Ce n'est que près du but qu'*Euphrosine* a pris l'avantage d'une demi-longueur.

Première course de haies, 1,200 fr.

Trois chevaux étaient engagés et ont couru. Toutes les haies ont été hardiment franchies, et *Reichstadt*, à M. P. Lachaise, a gagné aisément contre *Tomate*, à M. Fasquel, et *Job*, à M. d'Hédouville.

M. le président de la République et M. le ministre du commerce assistaient à ces courses.

A ce Numéro est jointe la planche 2436.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.